



François Marchand  
Enfilades

ÉDITIONS DU ROCHER NOUVELLES

# Enfilades

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi  
BP 521 - 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-268-08410-7  
ISBN epub : 978-2-268-00020-6

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moins, on aurait essayé. Peut-être qu'on aurait pu partir en Amérique. Ça me paraissait aléatoire de quitter mon salaire pour aller tout recommencer là-bas. Mais maintenant, même une vie dans un Mobil-home de l'Alabama, eh bien, comme disent les entraîneurs d'équipe de football, je signe tout de suite.

Je ne me souviens plus du temps qui s'est écoulé entre la première fois que mon fils m'a appelé au sujet de cette histoire, et la deuxième. Trois mois ? Six mois ? Un an ? Deux ans ? Cinq ans ? Aucun souvenir, aucun point de repère. Les petits soucis, qui nous paraissent dérisoires maintenant, avaient mangé tout repère. Cette fois, il y avait beaucoup plus d'abeilles. Mais ce qui avait changé, c'était le bourdonnement. On l'entendait très bien, à présent. On l'entendait à travers le mur de sa chambre. Les abeilles s'étaient installées, manifestement. Et avaient créé un essaim. Je rouvris la fenêtre. Par où diable entraient-elles dans l'espace entre la cloison de la chambre et le mur extérieur ? Ce n'était pas très difficile à trouver, car le trajet était cette fois identifiable : il y avait un petit orifice juste sous la fenêtre. On ne le voyait pas bien, mais les abeilles entraient et sortaient en un de ces mouvements réguliers qui rendent la nature si angoissante. Elles étaient toujours affairées, n'accordant aucune attention à l'ouverture ou à la fermeture de la fenêtre pourtant toute proche.

Évidemment, j'ai appelé les pompiers. Je me souvenais qu'ils étaient intervenus chez mon grand-père, il y a très longtemps. C'est bizarre, quand je me souviens de mon grand-père médecin de campagne dans le nord du pays, j'ai l'impression que plusieurs siècles se sont écoulés. Tout a tellement changé. Nous avons tellement changé. Les pompiers m'ont dit qu'ils ne faisaient plus cela depuis belle lurette. Je me suis adressé à une entreprise spécialisée. Le technicien que j'ai eu au téléphone semblait fort compétent. D'emblée, il m'a posé

des questions précises :

« Quelle sorte d'abeilles est-ce donc ?

– Heu... Il y a plusieurs catégories ?

– Bien entendu. Il y a des centaines de catégories. Mais, statistiquement, vous avez sûrement affaire à une des deux principales catégories d'aujourd'hui : les *andrenidae*, communément appelées abeilles des sables, et les *colletidae*, communément appelées abeilles masquées.

– Quelle différence ?

– Est-ce qu'elles vous semblent agressives ?

– Pas du tout justement. Elles n'ont jamais attaqué personne.

– Alors ce sont des abeilles masquées. Les abeilles des sables, vous les auriez tout de suite reconnues. Elles ne peuvent pas s'empêcher de piquer, même par plaisir.

– En tout cas, pouvez-vous intervenir ?

– Absolument pas. Les abeilles masquées sont les plus protégées de toutes. S'attaquer à une seule abeille masquée vous vaudrait dix ans d'emprisonnement et la confiscation de tous vos biens.

– Mais du coup je suis obligé de les laisser chez moi ?

– Oui, comme vous l'avez vous-même remarqué, elles ne sont pas agressives. Le mieux est de les laisser faire. »

Ça n'a pas vraiment convaincu ma femme, cette histoire d'abeilles masquées. Elle a été un peu rassurée lorsque nous avons eu à manger nos voisins les Lambert. Ils sont dans un cas à peu près similaire au nôtre : des abeilles ont élu domicile dans leurs combles. Ça nous a rassuré de voir que nous n'étions pas les seuls concernés. À la télé, ils n'en parlent guère. On ne peut pas dire qu'ils évitent totalement le sujet. Les politiciens disent que c'est un faux problème, cette histoire d'abeilles, que c'est « infinitésimal ». Un jour, j'ai vu un type à la télé, qui a dit à ce

sujet : « Mais voyons, c'est epsilonesque. » Epsilonesque, c'est bien trouvé, mais comment il fait lui, pour les éviter ? Et puis d'autres types, du même bord politique pourtant, disent que ces abeilles, c'est une chance pour le pays. Pourquoi est-ce une chance pour le pays ? Ils ne vont pas jusqu'à répondre à cette question. Ils ont un geste élégant de la main, qu'ils accompagnent d'un « toutes les études l'ont démontré ». À cela en effet il n'y a rien à ajouter. J'aurais bien aimé quand même les voir, ces études, me contentai-je pour ma part de grommeler dans mon coin. Mais en général, le journaliste de service ne pose même pas la question. De même qu'il ne demande pas comment diable on peut à la fois dire que les abeilles n'existent qu'en nombre infinitésimal et par ailleurs se réjouir que leur présence en grand nombre va relancer notre nation.

Mais ce qui nous a vraiment rassuré sur notre propre sort, égoïstement, c'est que les Lambert, eux, ont des abeilles des sables. Alors c'est l'enfer. Elles piquent tout le temps, m'a confirmé mon ami. Quand elles deviennent trop agressives, on a le droit d'agir. Mais ça ne va pas jusqu'à l'euthanasie. Notre pays a renoncé à ces méthodes barbares. On envoie un peu de gaz hilarant. Lambert m'a confié que ça ne les calmait que quelques jours. Et puis ça recommençait. On n'a même pas le droit de les déplacer. Elles sont presque aussi protégées que les abeilles masquées. Apparemment, il faut préserver ce qu'ils appellent la biodiversité. Ce n'était pas l'avis de Lambert. Avec ses abeilles des sables, il n'était pas verni, il faut le reconnaître. Dans le lotissement, ils étaient quatre à en avoir. C'était bizarre de les voir s'énerver particulièrement à des dates fixes. Par exemple, la nuit de la Saint-Sylvestre. Là, elles sortaient toutes d'un coup et piquaient tous les gens qu'elles rencontraient. Les experts disaient que les abeilles ne sortent pas la nuit. Qu'ils viennent voir chez nous, si elles ne sortent pas la nuit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



la faveur de l'absence d'autre postulant. Il était en outre membre du parti politique du député depuis fort longtemps. Survivance étrange de la IV<sup>e</sup> République, ce conglomerat informe et mièvre de centristes mi-chèvre mi-chou, qui avait survécu grâce à l'obstination de son chef, ne voyait pas venir vers lui les forces vives de la Nation. Son adhésion à cette organisation n'était pas guidée par un choix idéologique ; il était un *loser*, il lui fallait donc un parti de *losers* pour espérer faire son trou.

Depuis trois mois, l'aspect moral avait pris le pas sur l'aspect financier. Ce qui faisait tenir Crouzet, désormais, c'était un pari personnel. Un peu comme lorsque, enfant, on garde la tête sous l'eau pour examiner ensuite compulsivement sur la montre le temps que l'on a tenu.

Et puis, une petite voix lui disait qu'il était préférable de végéter à l'Assemblée nationale que devant son ordinateur, chez soi, à jouer toute la journée aux échecs sur Internet. Quelque chose se présenterait peut-être.

Crouzet n'espérait pas grand-chose de la vie politique elle-même. Certes, le parti, contre toute attente, recueillait depuis quelques mois un succès d'estime à la veille d'une échéance électorale majeure. Mais il n'avait pas d'illusion ; il voyait sur le bureau de D'Alembert des piles de CV de hauts fonctionnaires qui, tels les résistants de 1944, proposaient leurs services. Ils seraient choisis les premiers pour peupler de leur nocivité imaginative les couloirs déprimants des cabinets ministériels. C'était normal. Il serait fou de la part du chef du parti de récompenser les pauvres diables qui l'avaient suivi lors de sa traversée du désert. Surtout ceux qui l'avaient accompagné pour des raisons idéologiques, témoignant ainsi d'un inquiétant dérèglement mental.

Pour sa part, même si Crouzet ne rentrait pas dans cette

catégorie (il voulait juste un *job*), le simple fait d'avoir supporté aussi longtemps d'Alembert rendait tout aussi suspect son état psychologique. Ou il était aussi fou que lui, ou il l'était devenu entre-temps, en application du syndrome de Stockholm.

Mais Crouzet ne s'était pas trompé en restant à son poste, déployant la seule qualité qui déplace les montagnes, même si l'on est un crétin : l'acharnement.

La chance est venue un jour pourtant néfaste : un mercredi. Mercredi ! La séance des questions parlementaires. Même un député débonnaire est obligé de harceler son assistant parlementaire toute la semaine en vue du mercredi. Il faut inventer des questions à poser aux ministres. Les plus absurdes sont les bienvenues. Rédigées par les assistants, elles échoueront, après le passage sacramentel dans l'hémicycle, sur le bureau d'un fonctionnaire de quatrième zone qui, sorti momentanément de sa torpeur, y apportera, dans un délai aléatoire, une réponse tout aussi burlesque, quoique sans aucun rapport avec le sujet.

Déjà pénible avec un député moyen, la tâche devenait épouvantable avec d'Alembert, d'autant plus que le parti avait décidé brusquement qu'après tout il ne faisait plus partie de la majorité. Il convenait de prendre ses distances avec celle-ci et de lui demander des comptes sur différents sujets. Crouzet recyclait le plus possible les questions déjà posées par ses prédécesseurs. Dans la confusion générale, nul ne s'apercevait de la supercherie ; Crouzet bénéficiait de la connivence tacite des fonctionnaires qui, eux aussi, pouvaient recopier les mêmes réponses. Il évitait simplement ce stratagème sur les sujets intéressant les finances publiques, où d'Alembert était redoutable.

C'est justement sur un sujet de taxes applicables au mazout que d'Alembert demanda à son assistant de consulter le service

des comptes-rendus analytiques pour avoir une précision sur le débat de la veille.

Le service des comptes-rendus analytiques était composé de fonctionnaires relevant de l'Assemblée nationale qui prenaient en note en séance le contenu des débats pour le retranscrire, de manière non exhaustive mais en n'omettant aucun élément important, deux heures plus tard sur Internet. Contrairement au compte-rendu intégral, il était disponible plus rapidement et permettait à la presse, voire au grand public, de prendre connaissance presque en temps réel des discussions.

Crouzet considérait ce service avec les yeux du serf pour le château du seigneur.

C'était une forteresse. Les secrétaires des débats étaient peu nombreux, une vingtaine au total, travaillaient aussi fort peu, trois jours par semaine tout au plus, sans compter les périodes où il n'y avait pas de session. Moyennant quoi ils touchaient en un mois ce que Crouzet gagnait en une année.

Crouzet n'était pas de ceux qui confondent le monde extérieur avec le produit de leur imagination ; ces postes ne lui étaient pas destinés.

Crouzet parvint, après avoir parcouru un labyrinthe de bureaux, au repaire de Désaubry, le directeur du service des comptes-rendus. Il faut toujours frapper aux portes. On ne sait jamais quand on dérange. Là, il dérangeait. L'adjoint de Désaubry, Dumothe de Lateuil, achevait de propulser son supérieur hiérarchique, contre le gré de celui-ci, en dehors du bâtiment. La moitié du corps de Désaubry penchait déjà du mauvais côté de la fenêtre. Bouche bée, Crouzet assista à la chute, dans tous les sens du terme, de Désaubry, six étages plus bas. La victime n'avait pas crié.

Dumothe de Lateuil contempla ce qui restait du corps de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et Casper, voilà une obstination à réussir qui risque de fâcheusement impressionner les jurés d'assises.

– Comment ça ? Elle n'y est pour rien.

– Ça va être difficile d'en convaincre le procureur. Dès que j'ai su que cette fille vous avait ciblé, j'en ai parlé à un policier de mes amis. Des allusions, les morts conjointes des deux premiers du concours. Maintenant qu'elle a essayé de vous assassiner, tout devient probant. Lecomte est la tueuse en série du concours de secrétaire des débats. Après avoir éliminé les deux premiers, il ne restait plus qu'à éliminer le délicat et innocent Crouzet. Tsss ! En arriver là ! Et pourquoi ? Un peu d'argent, un statut social ! Dans quel monde vivons-nous, je vous le demande !

– Vous êtes d'un cynisme révoltant !

– Moi ? Non. Le cynique, c'est celui qui souhaite que le malheur arrive, pour s'en délecter. Moi, je suis un réaliste. Je constate simplement que les humains s'étripent pour du pognon, et j'essaie d'anticiper un peu sur les événements, pour n'être pas submergé. Parfois, je prends l'initiative. Mais je ne suis pas un cynique. Tout ça ne m'intéresse pas. Croyez-vous que je sois extatique à l'idée de devoir vous surveiller et vous protéger en même temps, juste parce que vous m'avez vu mettre fin à la carrière de Désaubry ? Je vais vous dire ce que j'aime : lire Tolstoï avec un bon cigare, dans un cadre agréable. Rien de plus. Pour en arriver à ce résultat, il faut sacrifier quelques manants. Je n'y peux rien. »

Lateuil jugea en avoir assez dit. Il se leva brusquement, serra la main de Crouzet et prit congé. Juste avant de sortir, il se ravisa et lui lança, glacial :

« Bienvenue à l'Assemblée nationale, monsieur le secrétaire des débats. Je vous souhaite une longue et fructueuse carrière. »



# SINGERIE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



**B**laise était un fils de bonne bourgeoisie de province. Inutile préciser le lieu exact : le terme de province est un miracle sémantique. Il est plus précis à lui seul que l'énumération de toutes les régions de France hors de Paris. Toutes les bourgeoisies de province se ressemblent donc, et cette histoire ne pouvait arriver que là.

C'est une tranche de vie ; plutôt de non-vie, du reste, et c'est ce qui fait la difficulté de la narration. Comment raconter quelque chose qui n'arrive pas ?

Blaise était un être hybride ; fils de bourgeois, respectant à la lettre l'atavisme qui devait le conduire aux grandes écoles, épargnant à ses parents les écarts de conduite de l'adolescence, évitant en leur présence toute manifestation d'ironie. Mais il n'était pas que cela : il attachait un prix certain à la camaraderie, c'est-à-dire à la compagnie de quelques êtres ne se prenant pas en permanence au sérieux, et manifestait une certaine distance intérieure vis-à-vis de son entourage familial et social.

Blaise avait ainsi des journées de bourgeois catholique de province et des journées de poète doué et fantaisiste. Rien parfois dans son comportement ne permettait de suspecter cette double chronologie. Certains jours, l'absurdité de la vie lui apparaissait nettement, d'autres jours non.

Lorsque sa petite amie Maud, avec qui il faisait vie commune depuis quelques mois, lui fit savoir qu'elle entendait poursuivre leur relation sous les auspices du mariage, Blaise se trouvait dans une journée de bourgeois catholique de province ; il poussa un grognement pouvant passer pour un accord et se replongea dans la lecture d'un quotidien du soir bien sous tout rapport.

Maud entama le lendemain les préparatifs du mariage.

Ce n'est pas une mince affaire : la bourgeoisie préfère en général fixer deux dates de mariage. La première est dévolue au mariage civil, la seconde au mariage religieux. Le motif de cette cérémonie scissionnée fera probablement le régal des historiens du futur, qui pourront expliquer s'il s'agit uniquement de questions fiscales ou du goût de cette caste pour les complications. Blaise obtint tout de même que les deux cérémonies eussent lieu le même jour.

Maud en tout cas mena l'affaire tambour battant ; la famille fut informée sans délai, la salle réservée, le traiteur requis, et une date fixée : la fête aurait lieu six mois plus tard.

Pendant que Maud préparait tout ceci avec méthode, Blaise connut des jours de poète doué et fantaisiste. Ses amis l'y avaient un peu aidé. À l'issue d'une beuverie dans un café de la ville, un de ses camarades l'entreprit en ces termes : « Blaise, espèce de gros con, tu ne vas quand même pas accepter de te marier avec une pareille merde ! Si vraiment tu veux convoler, je t'en commande une sur Internet. La Moldave est en promotion en ce moment. » Tous approuvèrent. Blaise rentra chez lui perturbé. Le lendemain, il déclara à Maud qu'il renonçait au mariage.

Il n'y eut aucune scène. Maud était de toute manière une femme d'une froideur que rien ne pouvait perturber. Sa réaction fut la suivante : « Si tu veux, mais alors, c'est toi qui l'annonces à ma mère. » Était-elle meurtrie, même simplement vexée, par la rétractation de Blaise ? Rien ne permet de l'affirmer. Il s'agissait probablement pour elle d'un simple contretemps ou, peut-être, d'une foucade d'enfant qu'il convenait de ne pas prendre au sérieux.

Blaise fut fort. Il invita la future ex-belle-mère à déjeuner. Le comportement de celle-ci acheva de le décontenancer. Elle n'afficha que de la compassion : « Oui, je comprends, Blaise, ce n'est pas une décision facile. C'est courageux de votre part de renoncer si vous n'êtes pas sûr de vous. »

Surpris de la facilité avec laquelle cette décision était accueillie, satisfait de sa propre attitude d'homme libre, Blaise poursuivit sa vie.

Mais les préparatifs du mariage, eux aussi, se poursuivirent.

Blaise avait annoncé à sa petite amie et la mère de celle-ci son refus. La chose était indiscutable. Mais cette décision n'avait aucun effet sur le déroulement des faits. L'entourage avait eu connaissance de cet atermoiement. Les propres parents de Blaise lui avaient tenu un discours similaire à celui de la mère de Maud. Pour les amis, l'affaire était entendue : le mariage n'aurait pas lieu.

Blaise, lui, en était de moins en moins certain. Deux mois après ces entretiens, il reçut un coup de téléphone :

« Bonsoir, monsieur, je suis Éric Chevillard, le directeur du château de Broisy, où doit se tenir la réception. Puis-je connaître le nombre exact de convives ?

– Quelle réception ?

– Eh bien, le mariage entre Blaise Bourdet et Maud Tournefort. Vous êtes bien monsieur Bourdet ? »

Blaise était bien élevé ; il s'en serait voulu de manquer à la parole donnée et de congédier sans plus de forme M. Chevillard. Il essaya de gagner du temps.

« Je crois qu'il serait plus simple que je fasse part de votre appel à Mlle Tournefort.

– Bien entendu, c'est d'ailleurs avec elle que nous réglons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'époque aucune connaissance de l'âme humaine, aucune intelligence.

Cette période de ma vie dans la jungle, où j'aurais dû mourir, j'en suis sortie transfigurée. Les êtres ne changent pas. Sauf dans certains cas exceptionnels où ils sont plongés dans des circonstances où seule la survie est en jeu. Ceux qui sont capables de se durcir dans ces moments-là, s'ils ont en plus une volonté au-dessus du commun, peuvent changer.

Je suis comme Vautrin à sa sortie du bagne. Je peux jouer tous les rôles, je peux manipuler les plus habiles manipulateurs. Mieux que Vautrin, du reste, car je n'ai pas besoin de commencer à zéro. L'époque confond deux choses : le héros et la victime. Je ne suis qu'une victime, me voilà acclamée comme une héroïne.

J'ai pu mesurer un peu les élites politiques de ce pays. Je n'en ferai qu'une bouchée.

Dire que ces idiots croient accueillir la pauvre Ingrid. Ils devront se soumettre tous. En disant à Delanoë que je voulais être enterrée ici, je pensais surtout à son enterrement à lui. Son enterrement politique.

J'ai bien précisé que j'avais été libérée par Dieu, ce qui signifie que je ne suis redevable à personne ici ; mais les Français me savent gré d'avoir l'élégance de déclarer aussi qu'ils sont un beau et fier peuple, et que leur soutien – moral, mais nul n'a relevé l'ironie – m'a aidée à tenir.

Et voilà : maintenant, dix ans de grandes vacances. Conférences, livres, dédicaces. Aucune critique, aucune remarque acerbe ne pourra m'être attribuée. Et puis, la désignation du candidat socialiste. On verra bien si quelqu'un aura l'imprudence de se présenter contre moi. L'ange sauvé de l'enfer de la jungle. Pauvre Ségolène Royal. Son seul argument – être une femme – s'évanouit ! J'ai à raconter les mygales, les

attaques, les marches de nuit dans une jungle infestée de serpents. En face de moi, la reine du Chabichou. Les bassins d'emploi en Poitou-Charentes. La sauvegarde du marais poitevin. Qu'est-ce qu'on va rigoler !

Et, une fois désignée, le plus facile : le nabot ricanant. Toujours en mouvement. Je vois ça d'ici. Fini les « Madame Royal, pour accéder aux responsabilités suprêmes, il ne faut pas s'énerver ». Je suis d'un calme tel qu'à côté, la concentration d'un maître de tai-chi, c'est du bruit.

Je suis déjà une statue. On m'a statufiée, de mon vivant. On n'attaque pas une statue.

Je ne suis même pas sûre qu'il y aura un second tour. Je vais l'écraser comme tous ces moustiques dans la jungle.

Ce soir, je considère rêveusement, de mon salon, Paris et ses infinies possibilités. Je pense à tous ceux qui ont voulu le conquérir. À tous ceux qui y ont échoué. Toutes ces âmes errantes, je les sens autour de moi me souffler d'une voix unanime : « Nous qui avons parfois toutes les qualités pour arriver – ambition, volonté, intelligence – nous avons été englouties. Mais nous ne regrettons rien. Tu seras notre revanche. »

Je n'ai pas tout à fait menti de retour de captivité. Il y a bien quelque chose qui m'a fait survivre. C'est cette pensée, parfois fugace, parfois précise – avec des images de rues qui se perdent, ou de larges avenues bourgeoises – qu'il y a un endroit au monde où tout est possible.

# Table des matières

TOURISME ÉQUITABLE

LES ABEILLES

LE CONCOURS

SINGERIE

UN MARIAGE

VOYAGE EN JUNGLE D'INGRID B.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2016  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France